

Situation de *La cause des armes*

ÉLODIE BOUTONNET

Peut-on apprécier l'impact qu'a pu avoir le travail de Christian Geffray, sur la guerre au Mozambique, pour l'analyse de la guerre en Afrique d'une manière générale, voire au-delà ? Ou, en tout cas, apprécier comment se situe sa contribution dans le champ de ce type d'études ?

CHRISTINE MESSIANT

Quand j'ai travaillé sur les nouvelles théorisations des conflits, soit pour la période post-guerre froide, soit pour la période récente dite de la globalisation, ce qui m'a frappé c'est à quel point elles étaient en régression par rapport aux analyses de Geffray, notamment par rapport aux aspects de son travail théorique qui viennent d'être soulignés, dans les interventions de Michel Cahen ou d'Yves Goudineau. Il y a, en fait, deux essais de théorisation qui dominent à l'heure actuelle et qui correspondent – pour le dire vite – l'un à une vision des guerres comme prédation, l'autre comme destruction.

La première vision est généralement portée par des chercheurs travaillant pour les institutions internationales, la Banque mondiale en particulier, lesquelles prétendent vouloir comprendre les conflits dans le but d'y mettre fin. L'idée qu'ils défendent est qu'on ne peut plus identifier de conflits de valeurs, ou de grands courants politiques derrière les guerres : elles n'ont plus de « sens » et se résument, le plus souvent *in fine*, à diverses formes de pillages, à attaquer des richesses pour s'en emparer. Ce discours, qui entend entraîner une révision de l'analyse de l'ensemble des conflits depuis la fin de la guerre froide, aboutit, entre autres conséquences, à la dévalorisation par avance et à la criminalisation de toute forme de rébellion.

La deuxième vision se situe, quant à elle, dans le contexte de la globalisation ou mondialisation. Elle part aussi de la disparition des idéologies, des grands récits, des valeurs partagées... Mais elle théorise les guerres contemporaines en termes de destruction : elle met en exergue les jeunesse

droguées, les « Rambos » qui tuent pour tuer, etc. En un mot, selon cette dernière, les conflits seraient aujourd'hui le plus souvent fondés sur la violence gratuite – guerres sans buts et sans causes – et sur un désir puissant de détruire.

Les deux visions, même si elles sont assez différentes, se rejoignent en ce qu'elles correspondent à un mode de pensée qui est d'abord fondé sur notre propre évolution idéologique, c'est-à-dire sur l'entrée dans la grande démocratie mondiale – célébrée par les organisations internationales – où on sait qu'il y a, d'un côté, la loi et, de l'autre, des périphéries barbares, que tous ces discours s'empressent de criminaliser. Il est, à l'heure actuelle, malheureusement difficile pour les chercheurs d'échapper à ces présupposés idéologiques, tant ils sont prégnants sur la scène internationale et, généralement, les chercheurs doivent d'abord y sacrifier avant de pouvoir proposer autre chose.

Pourtant, il y a d'autres enjeux dans les guerres que la prédation ou la destruction ! Une des forces, par rapport à toute cette littérature récente, des analyses de Geffray est justement qu'elles montrent bien, à travers l'exemple de la Renamo mozambicaine qui est l'exemple même d'une guérilla barbare, que ce n'est absolument pas de cela dont il est question, et qu'il y a des mécanismes sociaux propres – dont on vient de parler – à mettre au jour. C'est en cela que son travail reste, particulièrement aujourd'hui, novateur. Pour moi, c'est évidemment dans cette ligne d'analyses qu'il faut continuer à chercher.

MICHEL AGIER

Cette approche qu'avait Geffray, qui est fondamentalement une anthropologie sociale de la guerre et des forces de la guerre, se réplique très bien dans bon nombre de cas. Je pense au Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) et au cas turc, où la force des forces armées est justement de faire autre chose que la guerre, c'est-à-dire de recréer de la communauté. Ou encore aux Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) : leur discours marxiste, tenu par une vieille élite paysanne et quelques derniers survivants des années 1950, y compris le chef actuel¹, tend à faire écran sur la réalité idéologique du mouvement, sur sa pratique sociale véritable. Celle-ci consiste à enrôler de très jeunes urbains marginalisés, à créer de l'emploi avec un maigre revenu mais qui, dans ce contexte, est quand même important et, surtout, à offrir un cadre communautaire avec des normes, un cadre de vie, d'habitat, de rencontres amoureuses – tout ce

1. Il s'agissait de Manuel Marulanda, décédé en mai 2008.

qui concerne le sexe, l'alcool, la famille, la solidarité, etc. Et tout cela constitue non seulement une société en guerre, mais aussi une société dans la guerre. C'est ce qu'avait su analyser Geffray dans le conflit mozambicain, et c'est ce qui en fait une référence pour comprendre d'autres groupes en guerre.

MICHEL CAHEN

J'ajouterai une considération annexe. Nous savons tous qu'aujourd'hui les écrits en anglais ont une domination presque sans partage, et c'est vrai aussi pour l'Afrique dite lusophone où les auteurs anglophones, Américains notamment, ne se réfèrent généralement plus à aucune source en portugais – et encore moins en français. Pourtant, il y a une exception – qu'ils se sentent obligés de citer – c'est *La cause des armes* de Geffray. À ceci près que, comme l'ouvrage n'a pas été traduit en anglais – mais seulement en portugais –, ils s'y réfèrent souvent fautivement, au point que l'on se demande parfois s'ils l'ont compris, voire même s'ils l'ont vraiment lu. Ce qui d'ailleurs ne fait que confirmer le côté régressif de ce type d'études qui vient d'être souligné.

EMMANUEL TERRAY

L'un des aspects qui m'a marqué quand j'ai lu *La cause des armes*, c'est que Geffray y opère un véritable renversement d'optique par rapport aux analyses préalables des ressorts du conflit mozambicain. En cela il est proche de Charles Tilly², cet historien américain qui a proposé une relecture complète de la guerre de Vendée. Tilly part du cliché classique sur la guerre de Vendée et dit que la guerre de Vendée ce n'est pas du tout cela ! C'est une guerre de paysans exploités et dominés par la bourgeoisie des villes, par les marchands de grains, de bétail, les usuriers... C'est la guerre qu'ils mènent contre cette exploitation et contre l'économie marchande en général – et ils prennent l'idéologie et les cadres qu'ils trouvent sur place, c'est-à-dire les nobles, les prêtres, etc. Mais en réalité, pour eux, c'est tout à fait secondaire, et l'essentiel c'est de se battre contre cette bourgeoisie des villes. Je ne veux évidemment pas dire qu'il y a analogie entre les deux situations – car dans le cas mozambicain on a affaire à une guerre civile, pas à une révolte paysanne –, mais que dans cette opération de renversement par rapport aux clichés on peut voir, même si Geffray n'a apparemment pas lu Tilly, une proximité intellectuelle entre les deux démarches.

2. Charles TILLY, *La Vendée. Révolution et contre-révolution*, Paris, Fayard, 1970.